Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 9

Rubrik: Un récit inédit : noces

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un récit inédit

Pierre-Philippe Collet

Noces

On allume les hautes bougies de cire brute. On éteint les lampes. La vaisselle fine rend précieux ce dîner improvisé.

De passage à Annecy, j'ai quitté la salle bourdonnante où Monsieur le maire recevait notre troupe. Je me fais l'effet d'un oiseau échappé de la volière.

J'ai sonné chez Mirvan, le célèbre acteur qui fut mon maître. J'ai plutôt sonné chez sa fille, Agnès, avec émotion. Et nous nous trouvons réunis, par hasard ou presque, heureux ou presque. La tante d'Agnès a dû, jeune, ressembler à sa nièce. Car ce n'est évidemment pas Agnès qui peut ressembler à qui que ce soit.

Mirvan décline doucement, loin des planches et des textes. Le passage d'une troupe de théâtre à Annecy lui rend des couleurs. Il me dévore des yeux. Moi pas. Sans lui, Agnès et moi, jadis...

— Et cette carrière?

En cinq ans j'ai terminé le Conservatoire d'art dramatique, acquis du métier, métallisé mes gestes, dessiné mon port de tête sur le modèle de Barrès jeune. Je suis fier de moi et plus fragile que du verre. Ha! cette carrière! Tout en mangeant de bon appétit, j'entraîne Mirvan dans ces quelques années d'apprentissage, de cours, de tournées, de métier enfin. Nous ne prenons pas le temps de saluer les ombres que nous évoquons. Il refait, à un demi-siècle de distance, le même voyage dans l'illusion, dans le froid, dans l'enthousiasme, dans la dépression, dans la nerveuse volonté d'être. Il termine mes phrases, plante dans mon discours un nom, une date, dévide la panoplie des émotions anciennes: il rend habitable pour lui mon théâtre à moi. Il finit par admirer mon habit de soirée comme on le ferait d'un uniforme. Oublie-t-il que dans les coulisses c'est plutôt le gros pull? Il cherche manifestement à se souvenir de quelque chose. Il promène son regard, comme si notre conversation avait pu laisser en l'air des traces visibles. Je me le rappelle, dans le moment que nous répétions jadis: l'haleine lui sortait des narines, la température timbrait d'acier sa voix. Je le plains un peu de l'avoir tant admiré. Et je ne puis étouffer le vieux ressentiment que j'ai contre lui...

Je sais par Agnès que Mirvan s'est mis à écrire. Or le cher homme déteste parler de cela. L'écriture a remplacé le jeu et il se tait passionnément sur l'une et sur l'autre chose. Agnès m'avait exposé avec malice l'accumulation des brouillons paternels. Il s'est attaqué à un essai sur la Du Parc. Ici, à table, devant Mirvan qui se tait, je ne puis m'empêcher d'imaginer Agnès a quatre pattes auprès de la corbeille à papier, où elle eût cherché à déchirer en mille morceaux ces brouillons, à seule fin d'empêcher la femme de ménage de reconstituer le XVIIe siècle et de se faire un public.

Le repas achevé, Mirvan se lève avec une lenteur que je ne lui connaissais pas. Il revient avec une vieille édition du théâtre de Molière. Agnès ne peut réprimer un mouvement de contentement: cela a été la fête de son enfance, ces lectures espacées, mystérieuses. Le livre s'ouvre de lui-même au second acte du Misanthrope. Mon maître lit. Je retrouve son débit lent, sa façon gourmande de détacher les mots. Nous nous laissons ravir. Bientôt, sans y prêter attention, Mirvan ne lit plus que le rôle d'Alceste, sautant les répliques des autres personnages. Et le vieux Molière est terrible, que ne tempère plus la sagesse de Philinte, que n'éclaire plus la grâce de Célimène. Molière bougonne, seul bien avant la fin de la pièce. Agnès se loge contre mon épaule. Je sens le parfum de ses cheveux.

Peu à peu Molière s'écarte, avec son théâtre planté de chandelles, Molière avec cette voix de comédien qui lit pour son compte dans une chambre vide. Tante Elise, debout, regarde comme à travers nous une scène vieille de cinq ans et s'efforce d'avaler, parce qu'un invisible collier de perles l'étrangle. Et moi, qui viens de retrouver Agnès, je ne puis refouler ma révolte. Mes yeux s'humectent à cause de l'acteur terrible, qui a cessé de nous voir et s'arrange avec Molière et le roi, et les courtisans, et les prêtres, et les filles, pour que soit joué le chef-d'œuvre. Il y a cinq ans, il eût mieux valu que Mirvan s'occupât de faire triompher le Misanthrope — ce qui lui eût été plus facile qu'au XVIIe siècle — plutôt que de nous séparer, Agnès et moi. Or il s'était occupé de nous deux exclusivement, pour nous forcer dans le sens qu'il entendait: il souhaitait pour sa fille un mari à petite fortune ou à grande stature. Je n'avais ni l'une ni l'autre. Le mari d'Agnès eût été propre à se faire engloutir par le confort de cette vaste demeure qui demandait à être consolidée, réargentée, et ce n'était pas le gain peu sûr d'un comédien qui pouvait convenir. Agnès, influencée par son père, m'avait alors demandé si je ne pouvais envisager de faire carrière dans une banque, par exemple, et de conserver au théâtre mes loisirs! J'en avais été mortifié. Le théâtre au dessert! Et s'il n'y avait pas eu de dessert? Mon orgueil avait lui comme une épée. Et puis, souffrir d'amour à vingt ans, cela était acceptable. J'avais rompu.

Mirvan et tante Elise sont montés se coucher. Agnès, qui n'attendait que cela, se précipite dans sa chambre, me rapporte une lettre de moi, datant d'environ quatre ans. Elle l'a conservée comme une marque d'amour, alors que — vous allez le constater — c'était une preuve de non-amour! Oh, je me souviens! Un rapport de quatre pages sur mes débuts à Avignon. Pas un mot pour Agnès! J'en rougis encore. Agnès me demande de lui raconter cela de vive voix. Elle conserve le texte entre les doigts, prête à me souffler la vérité. On jouait le Prince de Hombourg. Pendant des semaines, j'avais observé l'acteur qui tenait le rôle principal. Le freluquet qui mime, double avec retenue les gestes de l'acteur est un ambitieux.Un beau jour il peut sauter de son coin d'ombre sur la scène et dévorer l'autre, le lumineux. Les théâtres sont pleins de ces araignées qui guettent l'insecte aux ailes de soie dans le clair de lune des projecteurs.

Ce soir-là j'étais embusqué derrière un fragment de décor. Je ne voyais qu'une partie de la scène avec, au premier plan, les robes longues qui balayaient les ombres réparties au hasard des flambeaux.

Le temps était accroché à une pique, pour toujours, comme un étendard hors d'usage. Au début du drame un piège est tendu autour du prince et toute la cour virevolte dans un martèlement de talons, un frou-frou de soie. Ce soir-là le piège dramatique ne s'était pas encore fermé qu'un autre piège, dérisoire, avait avalé le personnage: une balustrade avait cédé. L'accident rêvé! Un quart d'heure plus tard on m'avait poussé à sa place, vêtu à la hâte, pâli terriblement. Des applaudis-

sements m'accueillirent. Kleist avait composé un texte à ma mesure: j'avais à divaguer un peu, à paraître inattentif et tourmenté. Je répondais n'importe quoi et c'était n'importe quoi qu'il fallait répondre. Puis le jeu des répliques s'organisa, ma mémoire me revint et je dis mon texte sans une défaillance, sans un accroc, jusqu'aux applaudissements du public, jusqu'aux effusions des acteurs, car le petit homme nommé Kleist en avait décidé ainsi dans son texte.

Je me suis laissé prendre au jeu. Je tremble un peu. Ma voix se casse. Je prie Agnès de me parler d'elle: je suis venu pour cela. Nous bavardons sans aucune conscience de l'heure. Les bougies se sont consommées depuis longtemps. Nous avons allumé le lustre. La lumière est crue, comme sur un plateau lors d'une répétition. Nous sommes défaits, fatigués, mais nous ne faisons plus attention au décor (ou au manque de décor). Elle m'entretient de l'ami de sa mère, le petit bossu dont j'avais entendu parler. En fait il n'était pas bossu, mais seulement détesté d'Agnès d'où ce surnom dû à la rage d'une enfant. La petite l'avait craint. Il avait paraît-il les doigts chargés de bagues et quand il lui caressait les cheveux, comme pour se faire pardonner le mal qu'il allait lui faire, ses bagues heurtaient le front d'Agnès. Cela semble vrai. Plus Agnès me parle d'elle, plus je m'éveille de ce rêve où je vis depuis cinq ans et où le théâtre m'a tenu lieu d'univers. Je décide de lui raconter aussi Nathalie.C'est une actrice qui jouait le rôle de Nathalie dans le Prince. Agnès n'exige pas de connaître son vrai prénom. J'ai aimé la princesse Nathalie à la ville comme à la scène, une saison. Le fameux soir d'Avignon, c'était elle qui m'avait jeté dans le cercle de lumière. Elle m'avait ordonné: «Surtout n'oublie pas de sourire!», puis elle m'avait saisi la nuque d'une main glacée. Elle avait, je m'en souviens, une trace de fard qui lui agrandissait la bouche d'un côté. C'était avec ce masque qu'elle m'avait tendu ma chance. Comme je la dévisageais elle avait essuyé sa bouche trop grande et son sourire avait dessiné un angle aigu atroce. Mais ses yeux! Pour la première fois, je voyais ses yeux! A la fin del'été c'était fini. Elle cherchait — j'ignorais que cela existât — un amour sans amour. Nous ne pouvions plus tricher, lors de nos promenades à travers la beauté décadente des arbres. D'autres actrices ont tenu le rôle. Je ne les connaissais pas. Nous récitions seulement.

Nous nous faisons une tasse de café pour effrayer le sommeil. Et c'est un échange: Agnès a aussi quelque chose à me raconter. Hier après-midi, avant la représentation du Pirandello, elle m'a poursuivi de terrasse en terrasse. Elle a remonté le canal, inattentive aux fleurs , bousculant les touristes qui les photographiaient. Elle a passé un pont, un autre, comme un cerf traverse l'eau pour brouiller sa piste. Elle s'est mise à courir. Au fur et à mesure que les ombres s'allongeaient son optimisme s'effritait. Elle est montée au château pour ne rien négliger. Les portes en étaient fermées. Elle a dégringolé les ruelles en escaliers, pleines d'angles brusques, et sa course ressemblait à une fuite. Lasse, elle s'est dirigée vers le lac. Elle s'est promenée dans le jardin public, sans hâte, désenchantée. Elle m'a cherché en pleurant derrière chaque promeneur, derrière chaque massif de fleurs encombré d'abeilles. Nous ne nous sommes pas rencontrés.

Le soir j'ai joué. L'air était d'une douceur exceptionnelle. Elle a aimé ma voix, ma démarche, tout cela que j'avais appris par cœur. Après la représentation elle a tenté de venir à moi, contre la foule, comme une nageuse pressée de toutes parts. Elle donnait des coups de talon, comme quand on se noie. Un moment, elle a pénétré dans la zone aveuglante d'un projecteur. Elle a fermé les yeux. Elle a levé une main et sa main devait sentir la fraîcheur du soir. Et elle s'ouvrait et se fermait comme un astre, avec les rayons de ses doigts. Et je ne l'ai pas vue.

Dehors, le petit jour pointe. Mirvan nous a probablement entendus. Il descend lourdement. Ce n'est pas lui qui va nous séparer à présent. Je prends cette main qui m'a échappé. Je baise très tendrement l'extrémité des doigts. Je suis devant elle, un genou en terre, comme jadis les chevaliers. Je lui saisis la nuque avec douceur. Son visage s'incline vers le mien. Je me noie dans ses yeux au moment où Mirvan pousse la porte.

Est-ce la lumière électrique? Est-ce notre attitude figée dans un rôle qu'il cherche à se remémorer? Le vieux comédien rate son entrée. Pour la première fois, il ne sait pas son texte. Il lui manque la seule chose que l'on n'enseigne pas à un acteur: applaudir. Nous sommes le spectacle. Et lui, public mal éveillé, reste les bras ballants. Et il ne trouve rien à dire.

Le jour nouveau pénètre comme un siècle nouveau. Et Mirvan a alors ce mot admirable: «Je vous cède le pas.»

Et il recule lentement dans l'ombre.

P.-Ph. C.

Monsieur Frédéric

Nouvelle de Pierre Siegenthaler

«Monsieur Frédéric», comme on l'appelait dans la maison, avait tout lieu de se montrer fier de sa situation. Directeur général d'une firme florissante, il occupait par ailleurs l'un des sièges radicaux — le parti majoritaire — au Conseil de la petite cité industrieuse où il était né une cinquantaine d'années auparavant. Il présidait également aux destinées de la Société de Tir, dont il était l'un des fins guidons et dont les succès ne se comptaient plus, comme en témoignaient les nombreux trophées glorieux qui emplissaient deux énormes vitrines de chêne, dans la grande salle de l'Hôtel des deux Clefs, au premier étage.

«Monsieur Frédéric» était donc un homme efficace et considéré. Très grand, sa nuque haute et raide portait une tête curieuse, semblable à un œuf au sommet duquel aurait poussé un fin duvet roux et frisé, légèrement grisonnant. Le vaste front dégagé surmontait deux petits yeux pratiquement dépourvus de sourcils, d'un extraordinaire gris clair, comme délavé, et qui impressionnaient par leur fixité. C'était là le regard d'un homme habitué à voir loin, le regard même du tireur se coulant le long du canon d'acier bleui, pour embrasser en une vision synthétique le cran de mire, le guidon et la cible, là-bas, irréelle et fascinante comme un œil vide.

C'était le regard qu'il posait sur toute chose, dossiers confidentiels, fiches de paie, ouvrières étrangères sagement alignées devant leurs machines automatiques peintes en gris, du même gris clair que les yeux de «Monsieur Frédéric». Il faudrait parler aussi des oreilles, menues, collées très haut contre les tempes glabres, de la bouche, petite, mais charnue, la lèvre inférieure surtout, surmontée d'une courte moustache poivre et sel, soignée, mais rare; et enfin du menton, parfaitement rond, et que sa profonde fossette verticale apparentait aux fesses de porcelaine d'un Amour rococo. Du nez, insignifiant et rond du bout, il n'y avait